

LA VIE QUOTIDIENNE

A

VIENNE

AU TEMPS DE
MOZART ET DE SCHUBERT

MARCEL BRION



HACHETTE

50
27

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

★

CHARLES LE TÊMÉRAIRE (Hachette).

LE PAPE ET LE PRINCE. — LES BORGIA (Hachette).

BAYARD, *Idéal Bibliothèque* (Hachette).

N.C 93
1

LA VIE QUOTIDIENNE

**A VIENNE
AU TEMPS DE
MOZART ET DE SCHUBERT**

MARCEL BRION

HACHETTE

Ab°M

14259

LA VIE QUOTIDIENNE

A VIENNE
AU TEMPS DE
MOZART ET DE SCHUBERT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Quelques Théorèmes (Hachette).

La Part et sa Part. — Les Trains (Hachette).

Revue, avec Billelme (Hachette).

14528

LA VIE QUOTIDIENNE

A VIENNE
AU TEMPS DE
MOZART ET DE SCHUBERT

MARCEL BRION

HACHETTE



01-05-09-1986-23246

LA VIE QUOTIDIENNE
A VIENNE
AU TEMPS DE
MOZART ET DE SCHUBERT
MARCEL BRION

Document de couverture : Le jeune Mozart au mariage de Joseph II et d'Isabelle de Parme (XVIII^e s.). Détail d'un tableau de Martin V. Meytens. Cl. Erich Lessing-Kunst und Kulturarchiv.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Librairie Hachette, 1959.

ISSN 0768-0074



CHAPITRE PREMIER

VIENNE, VILLE HEUREUSE

VIENNE ET LES ROMAINS. || « LA » VILLE COSMOPOLITE. || UNE CITÉ HARMONIEUSE. || TOUTES LES RACES EUROPÉENNES A VIENNE. || QUIÉTISME POLITIQUE. || LE BIEN-VIVRE. || UN « MARIAGE DE MENDIANTS ». || ARTISANS DE LUXE. || MARIE-THÉRÈSE ET JOSEPH II. || LA FRANC-MAÇONNERIE ET L'ÉGLISE. || LE DESPOTISME ÉCLAIRÉ. || LIBELLES ET PAMPHLETS. || LE PAPE A VIENNE. || UN EMPEREUR TIMIDE. || LES MERVEILLES DE VIENNE. || PALAIS ET CHATEAUX. || MODES ET ÉLÉGANCES. || ÉTIQUETTE ET SIMPLICITÉ.

LE DESTIN d'une ville et le caractère de ses habitants sont inscrits par avance dans sa situation géographique, dans la configuration du paysage qui l'entoure, dans la manière dont cette ville « s'ouvre » ou, au contraire, « se ferme » aux influences extérieures. Celles-ci, d'autre part, se manifesteront avec plus de constance et d'efficacité, selon que les barrières naturelles sont plus ou moins perméables, selon que la mentalité du peuple est plus ou moins accessible à tout ce qui vient du dehors, selon, enfin, que son régime politique favorise le cosmopolitisme ou s'y oppose.

Une ville est comme un être vivant; composée d'un corps et d'une âme, qui agissent et réagissent activement l'un sur l'autre, elle suit la loi commune de toutes les créatures vivantes; elle a ses périodes de croissance et de déclin, mais toutes les vicissitudes qui peuvent l'atteindre, pour son avan-

tage ou son désavantage, sont déterminées par le facteur géographique ; il lui appartient, comme à tout organisme biologique, de tirer le plus grand profit des « atouts » que le hasard ou, pour mieux dire, la volonté et l'intuition de ses fondateurs lui ont donnés, lorsqu'ils en ont marqué le premier établissement. Et les divers « âges » par lesquels cette ville passera, au cours de son expansion naturelle, dans son mûrissement intérieur, et sous les à-coups des événements extérieurs, accuseront encore plus nettement cette constante du caractère durable.

VIENNE ET LES ROMAINS.

Lorsque les Romains — préoccupés d'abord par les nécessités stratégiques complexes d'un empire en pleine expansion, qui a besoin de donner des bases sûres à ses armées, de ravitailler les légions lancées en expéditions lointaines en terres barbares, de maintenir le libre passage des courriers, des troupes en temps de guerre, et des marchands une fois la paix revenue — choisirent, pour édifier leur cité de Vindobona, un site particulièrement favorable, au bord du Danube, dans une vallée fertile, entourée de montagnes de médiocre altitude — des collines tout au plus —, et y installèrent un nœud de communications qui assurait une liaison facile entre l'occident et l'orient, le nord et le sud, ils déterminèrent pour de longs siècles, et des millénaires même, la fatalité de cette ville qui allait devenir Vienne.

Vienne doit beaucoup aux Romains ; si elle ne possède pas les monuments spectaculaires que l'on trouve ailleurs, à Arles ou à Trèves, son sous-sol atteste perpétuellement l'ampleur des établissements romains. Elle est bâtie sur des vestiges de maisons, de temples, de palais, et, tout comme Rome, elle a ses catacombes. Peut-être sa destinée de capitale d'empire elle-même avait-elle été pressentie par les généraux qui firent d'un

simple camp retranché, destiné à barrer la route à l'impétuosité sauvage des Quades et des Marcomans, un grand centre politique, économique, un *emporium* où se déversèrent les produits d'une région fertile entre toutes, et, par là, prédestiné à se transformer rapidement en un centre de peuplement de grande importance.

La plaine dans laquelle, échappant à son berceau romain, Vienne grandit et s'épanouit était d'une fécondité remarquable. Les céréales y poussaient en abondance, et, sur les coteaux ensoleillés, mûrissait un vin léger, clair, spirituel, qui incitait à la gaieté, à la légèreté, à l'insouciance. Les hauteurs boisées fourmillaient de gibier, et sans jamais dépasser six cents mètres (le Kahlenberg a 483 mètres d'altitude ; l'Hermannskogel, 543 ; le Leopoldberg, 433...) elles « jouaient les montagnes » suffisamment pour que les habitants y trouvassent leur lieu de récréation favori, avec l'impression de s'en aller très loin de la grande ville, de son tumulte, de sa cohue.

Le Danube, qui traverse cette plaine, constitua de tout temps une voie navigable, de circulation aisée et largement ouverte sur les lointains qui font rêver les imaginations des sédentaires. La mer Noire et la Méditerranée, mises ainsi en contact avec la plaine viennoise, y apportaient cet air d'exotisme qui fut toujours un des charmes de Vienne, et un puissant afflux de civilisations diverses qui exerça, grâce à cette voie d'eau si bienfaisante, un perpétuel va-et-vient d'idées, de formes, de coutumes, d'expressions pittoresques, de modes même, qui devaient faire de la capitale autrichienne la ville cosmopolite par excellence.

« LA » VILLE COSMOPOLITE.

Encore faut-il s'entendre sur la signification du mot « cosmopolite ». Ailleurs il désigne une sorte de caravansérail où

10 LA VIE QUOTIDIENNE A VIENNE

les étrangers accourent, afin de s'y divertir ou d'y faire des affaires, mais ne s'enracinent pas dans un sol avec lequel ils ne peuvent avoir aucune communion biologique, passants de hasard qui arrivent aujourd'hui, qui partiront demain, que la ville n'a pas transformés et qui n'ont pas, non plus, transformé la ville. Toutes les grandes capitales antiques ou modernes ont eu, et ont ainsi, ceux que les Grecs appelaient leurs « métèques », qui pouvaient demeurer dans une cité de père en fils pendant plusieurs générations et y rester parfaitement étrangers, comme les habitants des concessions européennes de Changhaï ou de Hong Kong, par exemple.

Le caractère de la ville, du paysage, des habitants, a fait qu'il n'y a jamais eu de pareils métèques à Vienne ; les étrangers qui s'y installaient étaient immédiatement assimilés. Ils ne perdaient pas, pour cela, leurs singularités raciales ou nationales ; bien au contraire, ils les apportaient et les intégraient à cet ensemble de peuples dont la population viennoise s'est, au cours des siècles, formée, en un amalgame harmonieux sans être uniforme. D'être ainsi une plaque tournante, largement sensible aux mouvements venus du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, Vienne est devenue un creuset où les races les plus diverses se rencontrent et s'associent. Elles auraient pu rester distinctes, isolées, mais l'esprit du paysage viennois, la douceur et la finesse de l'air, l'agrément du climat, et peut-être aussi la magie secrète propre à cette ville, ont réalisé merveilleusement cette fusion.

Les événements historiques ont agi dans le même sens, eux aussi, et concouru à fondre en un tout assez homogène les éléments les plus variés. Grand centre de poussées militaires vers l'orient, et foire perpétuelle où se réunissaient les commerçants de tous pays sous les Romains, Vienne a consolidé cette destinée véritablement impériale qui était

la sienne, tout au long du Moyen Âge. L'empire des Habsbourg donna sa forme définitive — définitive jusqu'au moment, hélas ! où la guerre et la poussée des nationalismes détruisirent cette paix, cette harmonie, en même temps que l'empire bicéphale, après la première guerre mondiale... —, sa consécration officielle et son ciment politique à ce mélange de peuples qui, d'instinct, avaient choisi Vienne comme demeure et s'y étaient si bien trouvés chez eux qu'ils s'étaient fondus en un « ensemble » autrichien sans contrainte, sans arbitraire, sans heurts.

UNE CITÉ HARMONIEUSE.

Dans le charmant livre où il passait en revue les capitales européennes qu'il aimait, *Europäische Hauptstädte*¹, Wilhelm Hausenstein a rendu justice à cette particularité qui fait de Vienne une ville unique entre toutes par cette faculté qu'elle a d'acclimater, sans les dépouiller de leur personnalité, tous ceux qui viennent résider sur son sol, par la seule force élémentaire du climat, du paysage.

Cette force élémentaire, comparable à celle d'une poussée végétale, il la retrouve même dans la formation architecturale de la ville. « L'aspect de Vienne, écrit Hausenstein, montre que le végétatif y est plus puissant que le structural. » Cela signifie que Vienne s'est développée avec la spontanéité et la liberté d'un être vivant, avec la franchise d'un arbre qui enfonce ses racines où il veut et aspire de ses feuilles tous les souffles vivifiants de l'espace.

La volonté d'organisation collective ne s'y est jamais montrée tyrannique, et ce n'est qu'à notre époque qu'une volonté d'organisation urbaniste y a fait sentir son despo-

1. Prestel Verlag, Munich, 1954.

12 LA VIE QUOTIDIENNE A VIENNE

tisme. Jusque-là, c'est-à-dire jusqu'au milieu du XIX^e siècle, où l'on a démoli les fortifications pour en faire des boulevards circulaires, les *rings*, ou le *Ring*, le ring par excellence, le ring en soi, selon des plans analogues à ceux du baron Haussmann à Paris, la ville a grandi au petit bonheur, les couches de passé se superposant les unes aux autres, s'interpénétrant et se combinant de la façon la plus naturelle et la plus harmonieuse.

A Vienne, le mot « naturel » et le mot « harmonieux » s'imposent à chaque instant, car l'harmonie particulière de cette ville est faite justement de cet accord avec la nature, de cette souplesse organique avec laquelle l'être collectif grandit et se développe. Cette vieille ville, pleine d'histoire et d'histoires, garde la bonhomie et la simplicité des vieilles gens.

Ce n'est pas une ville-musée. L'antique y reste partie d'un présent vivant, et vit, lui aussi, de ce contact étroit avec l'actuel. Une rue portant le nom du grand empereur-philosophe rappelle que Marc-Aurèle y est venu et y a vécu, qu'il a vaincu les Marcomans, descendus des montagnes de Bohême, dans la plaine de Marchfeld, entre la rive gauche du Danube et la rive droite de la March, plaine fatale aux Hongrois de Béla IV, qui furent écrasés, en 1260, par le roi de Bohême Ottokar II, lequel, dix-huit ans plus tard, y fut battu, à son tour, et tué, par Rodolphe de Habsbourg ; plaine où les troupes de Napoléon livrèrent la fameuse bataille d'Essling, le 21 mai 1809.

Lorsque Wilhelm Hausenstein nous dit que Vienne repose sur un socle romain, il ne s'agit pas seulement des fondations de la cathédrale Saint-Étienne ni des catacombes, mais, davantage encore, de cette destinée impériale, qui fut la sienne dès le début de son existence, et que la dynastie des Habsbourg réalisa jusqu'à ce que son effondrement, en 1918, résumât et symbolisât, ou préfigurât, la destruction de la

vieille Europe : cette Europe des monarchies séculaires, des empires en apparence inébranlables, dont la chute inaugura le règne des nationalismes meurtriers, des révolutions insensées, à la suite desquelles d'artificiels agrégats de peuples remplacèrent les souples et harmonieuses associations politiques de l'« avant-guerre ».

Et il s'est produit pour la formation de la physionomie de Vienne un phénomène analogue à celui qui a marqué la constitution de sa population. Jusqu'au moment où la planification urbaniste se substitua à la croissance individuelle, choisissant librement ses formes et ses matériaux, les styles se sont mêlés, comme les races, et ont vécu en bon voisinage ; ils se sont biologiquement harmonisés. Même après les destructions féroces de deux guerres mondiales, Vienne apparaît encore aujourd'hui comme la manifestation de l'unité naturelle du présent et du passé, comme un tout librement constitué, heureusement assemblé, composite et unifié cependant, comme peut l'être une symphonie où les timbres des divers instruments participent cependant à l'unité essentielle de l'ensemble.

TOUTES LES RACES EUROPÉENNES A VIENNE.

De quoi donc était faite à l'époque que nous devons examiner ici, qui va, disons de 1780 à 1850 — ces dates ne devant avoir aucune rigueur de limites et étant choisies seulement pour circonscrire, autant qu'il est possible, le « champ opératoire » —, de quoi était faite la population de Vienne ? S'il convient de donner de l'importance à certaines dates, on peut considérer comme capitales pour l'histoire de la vie privée des Viennois l'arrivée au pouvoir de Joseph II, comme point de départ, et comme terme la révolution de 1848. Avant la mort de Marie-Thérèse, l'empire

subit encore un autocratisme rigide et assez formaliste, presque médiéval de caractère et d'aspect ; avec la révolution une cassure se produit, profonde, et toujours prête à s'élargir, entre les différentes catégories de la population ; l'aube de la guerre des classes marque en même temps le déclin de cette cohabitation pleine de gentillesse de l'aristocratie, de la bourgeoisie et du prolétariat, qui atteint son plus grand éclat dans ce laps de temps dont nous allons parler.

Il n'était pas question de « nationalités » parmi les habitants de Vienne, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, si diverses que fussent leurs origines. Tout le monde se coudoyait avec une bonne humeur toujours égale, et si l'on plaisantait quelquefois, dans les chansons, les comédies ou les opérettes, les traits de caractère d'un Magyar ou l'accent d'un Tchèque, cela n'entamait pas plus l'unité raciale du peuple que ne peuvent le faire en France les traditionnelles railleries sur la façon de parler des Marseillais et des Auvergnats. Et pourtant si jamais un État présenta une complète carte d'échantillons des races européennes, ce fut l'empire des Habsbourg ! Des Allemands, des Italiens, des Polonais, des Hongrois, des Bohêmes, des Slovaques et des Slovènes, des Serbes et des Croates, c'est-à-dire des Germains, des Latins et des Slaves, diversement nuancés, et bon nombre de Juifs qui affluaient ici, de l'orient et de l'occident, du nord et du sud, et qui s'implantaient solidement grâce à leur intelligence, leur habileté et leur entêtement. Ils n'étaient point parqués dans des ghettos, comme dans tant d'autres villes, et s'ils se groupaient de préférence dans le quartier de Leopoldstadt, situé dans une île entre le canal du Danube et le bras principal du fleuve, c'est parce que, depuis 1622, ils s'y trouvaient entre eux, ils y avaient leurs entrepôts et leurs synagogues.

Considérons les noms de la grande aristocratie viennoise ;

ce sont les Lobkowitz, les Pallavicini, les Kinsky, les Liechtenstein, les Harrach, les Czernin, les Esterhazy, les Schwarzenberg : ces noms déjà indiquent les origines les plus différentes. Amusons-nous maintenant, quittant la noblesse pour descendre dans le commerce, à lire les noms des marchands sur les enseignes des magasins, et voici, sur un court espace, ceux que Wilhelm Hausenstein a notés au hasard d'une promenade en tramway : Demetriades, Apfelgrün, Trnka, Schwarzbrod, Benvenisti, Srp, Zuckerkandl, Vytlačil, Vertery von Vertesalja..., c'est-à-dire la Hongrie, la Tchécoslovaquie, l'Italie, l'Orient, l'Allemagne. Et tout cela constitue essentiellement, dit-il, un style d'ensemble, un style local, un style viennois.

Ne parlons pas de hasard à propos de ces associations de peuples. Les États ont leur destin, comme les villes, et le destin de l'État autrichien était d'être cosmopolite ; Vienne l'est restée, même après que l'Autriche eut été réduite, politiquement, à une petite république bien différente, hélas ! de ce qu'était, naguère, la monarchie bicéphale de Marie-Thérèse et de François-Joseph. Si l'Autriche d'aujourd'hui n'est plus, de désastre en désastre, cette Autriche-là, Vienne reste, avec son visage transformé mais son âme inchangée, le prodigieux creuset cosmopolite d'il y a deux cents ans.

QUIÉTISME POLITIQUE.

En analysant le caractère viennois, peut-être finirait-on par attribuer aux différentes races qui habitent Vienne les éléments composites dont il est fait, mais la fusion a été si parfaite, l'amalgame si homogène, que le qualificatif « viennois » est le seul qui s'impose. Évidemment, la vie politique du pays a concouru à modeler ce caractère ; l'absolutisme monarchique à la Marie-Thérèse, une grande impératrice

consciente de ses devoirs et de ses responsabilités, a vu d'assez bon œil se développer, chez les Viennois — du moins à l'époque que nous étudions —, cette sorte d'absentéisme politique, d'indifférence et de passivité, justifiée d'ailleurs par la sécurité et le bien-être que l'empire dispensait à ses sujets. Les Viennois n'étaient pas un peuple politique, en ce sens qu'ils n'exigeaient pas d'être associés à la discussion et à la solution des problèmes qui intéressaient la vie de l'empire.

Dans l'ensemble, leur position idéologique était à peu près celle-ci : Dieu, dans sa Providence, nous donne des souverains qu'il dote de toutes les qualités nécessaires pour nous bien gouverner. Nous n'avons donc pas autre chose à faire que d'imiter les enfants qui doivent respecter leurs parents, les souverains étant nos parents, leur obéir et accepter leurs décisions comme celles qui conviennent le mieux au bien du pays. En même temps que le catholicisme presque universellement pratiqué par les Viennois aboutissait à un quiétisme, annulant l'inquiétude spirituelle, la monarchie reposait sur un quiétisme politique. Peu enclin à revendiquer des droits tout théoriques et abstraits, désireux, avant tout, de bien vivre, en paix et confortablement, le Viennois n'avait pas, ou n'avait que très rarement, l'âme d'un rebelle. Il ne répugnait pas à un certain conformisme, bornant sa philosophie sociale à un « bien vivre et laisser vivre » qui se souciait peu de discussions sur les systèmes politiques.

La question sociale ne se posait pas ; les « idées de 1789 », qui eurent un si violent retentissement en Allemagne, n'ébranlèrent pas l'Autriche, pour cette simple raison qu'il n'existait aucun prétexte sur lequel articuler un mouvement révolutionnaire. La richesse du pays permettait à tous de jouir de l'abondance. La fertilité du sol fournissait à profusion une nourriture substantielle, savoureuse et variée ; la diversité des races était pour quelque chose dans l'excellence de la cuisine viennoise, et les divers territoires de l'empire

produisaient tout ce qui était nécessaire, et plus qu'il n'était nécessaire. Il en résultait aussi que la vie était à très bon marché et que le petit artisan gagnait assez pour faire bombance lorsqu'il lui en prenait le désir. Ce désir se manifestait souvent, et les fêtes religieuses, les anniversaires de famille, les grands événements survenant à la cour, les pèlerinages et les excursions à la campagne fournissaient de fréquents prétextes.

LE BIEN-VIVRE.

Le Viennois a toujours été gourmand ; il aime la bonne cuisine, et surtout les entremets et les pâtisseries qui jouissent encore d'une célébrité mondiale. Certains voyageurs étrangers, atrabilaires ou enclins — comme tant de voyageurs ! — à critiquer et à juger mauvais tout ce qu'ils remarquent à l'étranger, leur ont fait grief de cette gourmandise, qui, en dehors des plats locaux à base de sucre, de farine, de crème surtout dont il s'est toujours fait une consommation énorme dans les cafés et les demeures privées, accueillait aussi volontiers les spécialités culinaires de toutes les provinces de l'empire. Ainsi la gastronomie autrichienne est-elle devenue une sorte de syncrétisme de la cuisine slave, magyare, italienne, allemande, tchèque, pour la plus grande volupté des dîneurs.

Le libraire berlinois Christopher Nicolai, qui visita Vienne en 1781, n'a cessé de maugréer contre tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait, car, musicien à ses heures, il se piquait aussi de juger en matière d'opéras et de concerts, et l'*Orphée* de Gluck, lui-même, ne trouve pas grâce devant lui. Ce Nicolai s'exprime avec la plus franche gossiereté sur ce qu'il appelle la goinfrerie des Viennois, dont, en fidèle sujet de Frédéric II de Prusse, il veut rendre responsables le

catholicisme et la monarchie autrichienne. Le catholicisme lui apparaît ainsi comme une « religion d'apparences, de basse culture et de préoccupations sordidement matérielles » — ce sont ses propres termes —, dont la conséquence est « l'aggravation du paganisme des anciens ». Prêtres et souverains encouragent cette inclination du peuple à ne se soucier que du bien-vivre et du bien-manger. Le voyageur note avec une amère rancoeur la quantité de visages gras et réjouis qu'on rencontre dans les rues, et avec une secrète satisfaction il enregistre la quantité de personnes jeunes alourdis par un embonpoint précoce, et ce teint éclatant qui annonce qu'une grande partie de cette population devra fatalement mourir d'apoplexie.

Qui voulait cultiver sa gourmandise le pouvait sans peine et sans effort, car, pour une somme infiniment modeste, treize kreutzers par exemple, on avait, en 1786, un menu comportant deux plats de viande, de la soupe, des légumes, du pain à volonté et un quart de litre de vin. Un tel repas était pratiquement à la portée de tous ; non seulement personne ne souffrait de la faim dans cette ville heureuse, mais tout le monde même, à l'exception de quelques paresseux invétérés, ou de gaspilleurs impénitents, pouvait, à peu de frais, contenir largement et agréablement son appétit.

Si, pratiquement, la misère n'existait pas à Vienne, pourquoi donc les mendiants y étaient-ils nombreux ? Peut-être parce que, ainsi que le remarque aigrement Nicolai, « les Viennois n'aiment pas beaucoup le travail persévérant ». Que ce fût par besoin ou par paresse, les mendiants existaient à Vienne, comme ailleurs, mais leur industrie était de bon rapport, la population se montrant généreuse, les laborieux eux-mêmes admettant que certains pussent aimer mieux demander l'aumône que travailler. On le vit bien lorsque, au début du XIX^e siècle, l'empereur institua une commission pour les secours à apporter aux indigents. Les guerres et une

pénible succession de mauvaises récoltes avaient entraîné une augmentation notable du prix de la vie : la commission décida donc de distribuer des soupes populaires, suivant l'institution préconisée par l'Américain Rumford, considéré à cette époque comme le grand spécialiste de ces remèdes à la misère.

Rumford avait été appelé en Autriche, et ses talents mis à contribution pour la construction d'asiles destinés aux vieillards et aux indigents. Il avait imaginé aussi une réglementation de la mendicité, mais son effort principal portait sur l'alimentation et le profit que l'on pouvait tirer de l'utilisation de denrées dédaignées jusqu'alors ; racines, écorces, herbes, os même étaient jugés par l'ingénieur Américain riches en propriétés nutritives. Il avait si bien fait qu'on lui avait décerné en 1792 le titre de baron.

Les soupes populaires avaient donné d'excellents résultats dans des villes moins gourmandes, en Suisse et en Allemagne par exemple, mais à Vienne, elles ne pouvaient acquérir une véritable popularité. Lorsqu'on inaugura dans la Wipplingerstrasse cette bienfaisante institution qui, pour un kreutzer, c'est-à-dire presque rien, donnait aux nécessiteux une pleine assiettée de nourriture, la foule y vint d'abord, curieuse, peut-être même alléchée par le bon marché. Malheureusement, la « soupe Rumford », comme on l'appelait, n'avait aucun attrait pour des gens accoutumés à des aliments succulents. Tout au plus finissait-on par pêcher un infime morceau de viande fumée dans un brouet de choux, de haricots et de raves. Un témoin lucide et spirituel de ce temps-là, Karoline Pichler, rapporte, dans ses *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben*, que le restaurant populaire de la Wipplingerstrasse distribuait, en effet, sa soupe Rumford à quelques indigents, mais que les restaurants et les cabarets des faubourgs et des environs de Vienne, ceux de Hietzing, de Grinzing, de Lerchenfeld, et ces guinguettes installées

dans la partie du Prater appelée Wurstelprater, étaient aussi pleins que de coutume, de petites gens, d'ouvriers endimanchés, qui bâfraient à qui mieux mieux, sans se soucier du prix des vivres.

UN « MARIAGE DE MENDIANTS ».

Bauerlé raconte, lui aussi, dans son journal, une plaisante anecdote remontant à son enfance, et qui illustre bien la situation sociale des diverses « couches » du peuple viennois. Étant allé un jour avec son père à la brasserie de Penzing, tous deux furent frappés de l'animation qui y régnait, des quantités de lustres qui illuminaient la salle à manger et du vacarme qu'y faisait un orchestre. Le père de Bauerlé s'étant enquis, auprès de l'hôte, des grands personnages qui festoyaient chez lui, il lui fut répondu qu'on fêtait un « mariage de mendiants ». Les parents de la jeune fille étaient bien connus dans la ville, le père ayant son poste attiré au pont de Pierre ; on l'avait surnommé Duckerl ; sa femme demandant l'aumône à la Burgtor, leur commerce était si fructueux qu'ils en vivaient largement et pouvaient même mettre de côté chaque année quelques centaines de florins ; ainsi étaient-ils en mesure de donner à leur fille une dot de plusieurs milliers de florins, et de célébrer fastueusement les épousailles.

Ils étaient venus à la brasserie de Penzing, ajouta l'hôte, parce qu'ils étaient trop connus en ville pour pouvoir s'y régaler à loisir sans susciter l'étonnement, l'envie, et, qui sait ? le scandale, quoique les Viennois ne fussent guère portés à se scandaliser de quoi que ce fût. Dans la banlieue, au contraire, et dans les auberges de la forêt viennoise, où ils se rendaient en calèche, personne ne les connaissait, ou ne les reconnaissait, et ils festoyaient à loisir, comme des gentilshommes, avec musiciens et chanteurs.

Le père de Bauerlé eut la curiosité de s'informer de la qualité des jeunes époux : exerçaient-ils, eux aussi, l'honorable état de mendiants ? Pas tout à fait, dit l'hôte : la jeune femme fouille les ordures que l'on jette dans la rue, et il n'est pas rare qu'elle y trouve quelque objet précieux abandonné par mégarde, une pièce d'or, une cuiller d'argent, un bijou même, et cette industrie lui rapporte largement de quoi vivre. Quant à l'époux, il fait le commerce des os, qu'il ramasse dans les déchets de cuisine et qu'il va vendre à des fabricants de boutons. Il n'y a pas de sots métiers...

Ce n'est pas là une charge. L'auteur comique Schildbach a composé sur le thème des mendiants prospères une pièce intitulée *Le Millionnaire*, qui fut jouée une centaine de fois dans le théâtre de Schickaneder, le collaborateur de Mozart pour *La Flûte enchantée*, un des hommes de théâtre les plus originaux et les plus intéressants de la Vienne de ce temps-là. Le « clou » du spectacle était le mariage des mendiants dans une guinguette de banlieue, représenté au naturel, ainsi que Bauerlé l'avait vu avec son père.

Reichsl¹, de son côté, dans le livre duquel on pourra lire cette histoire, a établi une classification curieuse des mendiants viennois et de leur hiérarchie dans l'ordre de la mendicité ; il est évident que Duckerl et sa femme appartenaient à la catégorie supérieure, celle qui possédait un poste fixe, reconnu et respecté de tous ; les pauvres de la plus basse catégorie sollicitaient la pitié des passants sur les routes, à l'aide de toutes sortes de plaies réelles ou feintes, qu'ils exposaient ostentatoirement. Certains avaient inventé de s'accroupir sur le sol en enfonçant leurs jambes dans un trou habilement creusé ; auprès de ces faux hommes-troncs, qui se lamentaient pitoyablement, il y avait un petit garçon qui joignait ses plaintes aux leurs et courait à la portière des

1. Voir Egon KOMORZYMSKI : *Der Vater der Zauberflöte*, Vienne, 1948.

carrosses ou des diligences, harcelant les voyageurs jusqu'à ce qu'il eût obtenu satisfaction.

ARTISANS DE LUXE.

En réalité, Vienne était une ville industrielle, même si ses habitants savaient faire part égale à la flânerie et au travail, et, tout naturellement — c'est bien humain —, préféraient la flânerie. La présence de la cour et des grands favorisait surtout les commerces de luxe, tailleurs, brodeurs, passementiers, bijoutiers, selliers. Les lois somptuaires édictées par Joseph II ne furent pas aussi sages qu'elles le parurent d'abord, car elles frappaient de nombreuses petites industries familiales florissantes qui faisaient vivre une population artisanale très importante. Vienne a toujours été la capitale de l'objet rare, raffiné, précieux de matière et de travail, et le luxe des grands, bien loin d'éveiller l'envie ou la jalousie, apparaissait comme une légitime source de profits pour tous.

Le caractère autrichien étant naturellement simple et sans affectation, on peut dire que les dépenses des grands, en fêtes, en vêtements magnifiques, en ameublements splendides, profitaient plus au peuple, en définitive, que l'austérité de Joseph II. Et même s'il n'y avait aucune affectation — ce qui n'est pas certain — dans l'habitude que cet empereur avait prise de se promener et d'aller au théâtre avec un habit râpé, percé aux coudes, et un chapeau fané — une sorte de casquette singulière que l'empereur croyait être tout à fait « démocratique » —, cette habitude ne lui concilia pas autant qu'il l'imaginait l'affection et la reconnaissance de ses sujets, car l'austérité d'une cour devient la misère pour une ville qui vit en grande partie des dépenses de cette cour. A cet égard du moins il faut se féliciter que les réformes

excessives de Joseph n'aient pas survécu, dans leur ensemble, après la mort du réformateur.

MARIE-THÉRÈSE ET JOSEPH II.

Durant les quarante années de son règne, Marie-Thérèse avait maintenu un autocratie à l'espagnole, rigoureux et exigeant. Sans doute était-ce nécessaire, car la cohésion de l'empire était loin d'être solide. Le réveil des nationalités était toujours à craindre, les Turcs restaient menaçants, et la guerre contre la Prusse avait épuisé le trésor. L'impératrice avait conscience, au plus haut degré, des devoirs et des responsabilités de son métier de « roi » ; elle n'y faillit jamais.

Elle avait d'ailleurs cette vertu, propre aux grands hommes véritables, de savoir bien s'entourer. Elle avait trouvé dans le chancelier Kaunitz, qui n'était point sans défauts, certes, mais qui avait eu l'intelligence de comprendre la politique personnelle de la souveraine, et qui s'y dévoua de toutes ses forces, son « homme de confiance ». Malgré les guerres, malheureuses souvent pour la couronne d'Autriche, Vienne demeura toujours une ville prospère, et sa population augmenta si bien que, durant le règne de Marie-Thérèse, elle passa de 88 000 habitants à 175 000 ; ce qui ne fut pas sans compliquer, d'ailleurs, le problème du logement, particulièrement aigu dans une ville encerclée par des fortifications, qu'elle devait déborder perpétuellement en étirant dans toutes les directions des faubourgs où s'installait le surplus de la population.

Cet entassement dans une ville de dimensions médiocres est, d'autre part, comme nous le verrons plus loin, une des causes de cet amour de la nature, de cette soif de verdure qui fut un des traits les plus constants du caractère viennois depuis le XVIII^e siècle. La fille de Charles VI sut, contre vents

24 LA VIE QUOTIDIENNE A VIENNE

et marées, tirer un heureux parti de toutes les circonstances, même périlleuses, qui la menacèrent trop souvent, car elle agissait avec grand cœur et grande intelligence, équilibrant par un solide bon sens une audace naturelle et une volonté virile nécessaires chez une femme à laquelle la Pragmatique Sanction réservait la dévolution de la couronne, Charles VI n'ayant pas eu d'héritier mâle.

Malgré son absolutisme et sa sévérité, malgré ce constant air de *grandezza* dont elle voulait que tout son règne fût entouré, surtout en présence des souverains étrangers et de leurs ambassadeurs, car, dans l'intimité, la vie était très simple à la Hofburg et à Schoenbrunn (simplicité que Marie-Antoinette regretta si souvent dans les tortueux labyrinthes de Versailles où tant d'ennemis s'appliquaient à la faire trébucher), malgré son air majestueux et autoritaire, ou peut-être même à cause de tout cela, la popularité de Marie-Thérèse fut immense auprès des Viennois, et beaucoup plus grande que celle de Joseph II, son fils, en dépit des programmes quelque peu démagogiques de celui-ci. Un peuple intelligent et clairvoyant ne se laisse pas prendre à la démagogie ; aussi, quelles qu'aient été sa bonne volonté et sa loyauté, les Viennois respectèrent Joseph II, mais ils l'aimèrent beaucoup moins qu'ils n'avaient aimé sa mère.

Il ne peut être question d'écrire ici l'histoire politique de la maison de Habsbourg, mais cette histoire doit nous intéresser cependant, au moins pour les incidences qu'elle a eues sur la vie privée des Viennois. Il est évident que les réformes de Joseph II, qu'elles fussent bien inspirées ou chimériques, devaient apporter de grandes transformations dans les habitudes et le comportement du peuple ; aussi convient-il que nous en tenions compte et que nous examinions dans quelle mesure la physionomie et l'existence de Vienne en ont été changées.

Largement ouvert aux idées nouvelles, conscient de

l'anachronisme que présentait, à l'époque des « lumières », un absolutisme obstiné à défendre des privilèges illusoires et périmés, Joseph II voulait être un roi « moderne ». Très frappé par l'œuvre réalisée en Russie par Pierre le Grand, il aspirait à égaler le « réalisme » de celui-ci, et, pressentant que la révolution était inévitable, il devinait qu'elle ne serait efficace et salutaire que si elle venait d'en haut. Cette idée était généralement répandue dans la franc-maçonnerie de ce temps, et c'est aussi la raison pour laquelle les loges groupèrent alors tant d'hommes éminents et dévoués au bien public, tant d'artistes — Goethe et Mozart, par exemple —, tant de grands seigneurs et de souverains même qui attendaient de ce mouvement une rénovation de la société, une véritable révolution, mais dans l'ordre, sans subversions brutales, et conduite par l'élite de l'Europe pensante.

L'idéal du « despote éclairé » consistait à s'entourer de personnalités choisies dans toutes les classes, en fonction d'un démocratisme bien compris, sincèrement acquises aux théories nouvelles et, surtout, désintéressées. Le rassemblement des « meilleurs » à tous les degrés de l'échelle sociale, par cette cooptation qui réclamait des « épreuves » — comme celles que décrit symboliquement *La Flûte enchantée* —, devait aboutir, de cette manière, à une révolution progressive sous le contrôle de cette élite européenne, franchement cosmopolite, qu'était la franc-maçonnerie.

Marie-Thérèse appartenait trop à la vieille Europe autocratique pour partager ces idées, et elle avait interdit les loges dans son empire ; ce qui ne les empêchait pas, on le devine, de proliférer secrètement, et de grouper des adhérents toujours plus nombreux. Les loges de Vienne réunissaient des hommes éminents, comme cet Ignaz von Born, qui eut une si puissante influence sur la pensée de Mozart. Von Born recrutait volontiers des adeptes, mais il ne pouvait le faire

26 LA VIE QUOTIDIENNE A VIENNE

qu'avec une extrême discrétion, car ce savant géologue, qui professait des opinions audacieuses sur la nature et les propriétés des métaux, passait également pour hérétique ; il avait écrit un pamphlet contre les ordres religieux, intitulé *Monachologia*, et l'on savait qu'il était en relations étroites avec les « Illuminés » d'Adam Weishaupt, envers lesquels l'Église manifestait une franche hostilité.

LA FRANC-MAÇONNERIE ET L'ÉGLISE.

Il est nécessaire de rappeler, afin que soit plus complète la connaissance du mouvement des idées à Vienne, vers la fin du XVIII^e siècle, que, malgré le sincère et fervent attachement de la population au catholicisme, à l'autorité de l'Église et aux pratiques religieuses, la franc-maçonnerie avait fait d'immenses progrès, en dépit des interdictions promulguées par l'impératrice. En ce qui concerne la piété des Viennois, certains voyageurs étrangers la taxaient de superstition vulgaire ; c'est l'opinion, nous l'avons vu, du libraire prussien Nicolai, mais celui-ci apparaît si hostile à tout ce qui se fait en Autriche que cet acharnement même peut être regardé comme suspect. D'autres ont prétendu que le grand nombre de fêtes religieuses qu'on célébrait à Vienne n'était qu'un prétexte à multiplier les occasions de ne rien faire, sinon festoyer et s'amuser ; c'est l'opinion du comte Fekete de Galantha, qui blâme cet abusif amour du plaisir, rencontré par lui dans toutes les classes de la société.

Que les pèlerinages aux sanctuaires citadins ou rustiques ne soient pas, toujours, accompagnés d'une ascétique réserve, le caractère viennois enjoué, léger et bienveillant l'explique assez. Une religion morose et sombre n'aurait pas été populaire, et dans l'amour que l'on portait à la Vierge et aux saints, honorés et implorés au cours de ces pèlerinages, il

faut voir la confiance ingénue, et presque puérile, mais combien sincère et touchante, d'un enfant envers ses parents. Ce côté familial, et presque familial, de la religiosité autrichienne fait le fond de la vie spirituelle de ce peuple ; il ne faut pas oublier que le catholicisme d'après le concile de Trente, si savamment étudié par Émile Mâle dans ses expressions artistiques, favorisait cette dévotion aimable, cette intimité entre l'humanité et la divinité. On conçoit mal une Autriche puritaine ou janséniste : rien n'eût été moins « naturel ».

Que l'appartenance à la franc-maçonnerie n'eût pas été incompatible avec l'attachement aux pratiques et à la foi catholiques, l'exemple de Mozart le montre assez, qui ne manquait pas un pèlerinage, et montrait une intense et sincère piété dans tous les actes de sa vie ; cela ne l'empêchait pas d'appartenir à deux loges, celle de l'Espérance couronnée, et celle des Gourmets. Un musicologue, Einstein, a pu dire que, chez Mozart, catholicisme et franc-maçonnerie étaient deux sphères concentriques. Au XVIII^e siècle, la franc-maçonnerie n'apparaît donc pas comme un mouvement antichrétien. Si l'Église considérait avec inquiétude la diffusion des sectes illuministes, dont la puissance croissante pouvait un jour tenir en échec sa propre autorité, les souverains se montraient en général plus tolérants. Les hommes les plus clairvoyants et les plus prudents de ces décennies qui précèdent la Révolution française ont compris que le seul moyen d'empêcher les désastres de la révolution en général, que certains jugeaient probablement inévitable, n'était pas de lui opposer un autocratisme anachronique, mais, au contraire, de se mettre à sa tête, afin de la diriger, de la contrôler, de la conduire vers des réalisations utiles et modérées.

C'est pour cette raison que François de Lorraine, le mari de Marie-Thérèse, avait été reçu dans la franc-maçonnerie, en 1731, par Lord Chesterfield, ambassadeur d'Angleterre,

alors qu'il se trouvait à La Haye ; aussi refusa-t-il d'appliquer dans l'empire le décret de condamnation lancé par le pape Clément XII en 1738. Ce ne fut qu'après sa mort que l'impératrice, plus docile aux injonctions de l'Église, et redoutant par principe tout ce qui pouvait porter ombrage à l'absolutisme monarchique, se hâta d'obéir au Souverain Pontife et de traquer les adeptes, lesquels durent s'entourer d'un profond secret pour continuer, clandestinement, leur activité. Mais elle ne put empêcher son propre fils, l'archiduc Joseph, le futur Joseph II, de se faire initié à la société proscrite, à laquelle il devait, une fois monté sur le trône, étendre une bienveillance d'autant plus généreuse qu'il était lui-même un des « frères ».

LE DESPOTISME ÉCLAIRÉ.

Les réformes sociales dont Vienne bénéficia sous le règne de ce « despote éclairé » s'inscrivent tout naturellement dans le programme de l'idéalisme maçonnique de ce temps-là. Contraires à la tradition de ses prédécesseurs, fermement attachés aux principes monarchiques et aristocratiques les plus stricts, ces réformes iront plus loin que toutes celles entreprises, à ce moment-là, dans les autres États européens. Qu'elles fussent toujours opportunes et applicables, Joseph II était trop ardent dans sa volonté de progrès pour se le demander. Sans se laisser rebuter par l'hostilité qu'il rencontra chez ceux que ces réformes devaient léser ou gêner, il poursuivit son œuvre avec cette rigueur et cette ténacité qui, après sa mort, faisaient dire au prince de Ligne, dans la lettre par laquelle il annonce à Catherine II la mort de l'empereur : « Il n'est plus, Madame ; il est mort le prince qui a rendu glorieux le nom de l'homme, l'homme qui a rendu glorieux le nom de prince. »

Tout le monde n'était pas de cet avis, malheureusement, et la brève oraison funèbre, prononcée par le chancelier Kaunitz : « Il était temps... », exprime la méfiance, la crainte et l'irritation que la noblesse de l'empire éprouvait envers le monarque qui avait si durement frappé ses privilèges. Quant à ce que Joseph pensait de son œuvre, ses dernières paroles le révèlent de façon touchante : « Je ne regrette pas d'abandonner le trône. Tout ce qui me peine, c'est d'avoir rendu heureux si peu d'hommes, malgré tant d'efforts. » Sans doute pressentait-il aussi, mélancoliquement, que, lui mort, cette œuvre ne serait pas continuée. L'avenir devait lui donner raison : Léopold II et François I^{er}, ses successeurs, allaient s'employer activement à défaire ce qu'il avait fait. Mais, de son vivant, il avait travaillé au bonheur et au bien-être des Viennois, beaucoup plus qu'aucun empereur ne l'avait fait, et ne le fera.

S'il irrita trop souvent, par ses réformes impatientes et hardies, l'aimable Autriche, qui n'aimait pas être bousculée, l'ombrageuse Hongrie qui lui fut franchement ennemie, et la susceptible Bohême toujours prête à se révolter, ce fut parce que son désir de bien faire le poussait à aller trop vite et trop loin. Aussi souffrit-il d'une amère solitude dans une cour qui raillait sa simplicité de tenue et de manières, et qui l'accusait de démagogie. En réalité, il avait de grandes idées politiques, généreuses, novatrices, mais il dut lutter âprement et sans un instant de répit pour les imposer, contre sa mère, contre son chancelier Kaunitz, contre la noblesse, contre le clergé ; le peuple autrichien, dans l'intérêt duquel il agissait, manquait trop de maturité politique et restait trop indifférent aux choses de l'État pour les apprécier comme elles eussent mérité de l'être.

Les Viennois lui furent reconnaissants surtout des avantages immédiats qu'il leur procurait ; on lui sut gré d'avoir ouvert au peuple et mis à la disposition de tous le jardin

impérial de l'Augarten, en 1775, et lorsqu'il fit aménager en parc public le Prater, qui était auparavant un terrain de chasse, il ne se contenta pas de le donner aux Viennois, purement et simplement, il le fit aménager gracieusement, harmonieusement ; il poussa même la sollicitude jusqu'à y faire planter des arbres déjà de grande taille, afin que les promeneurs pussent jouir plus vite de l'ombrage et de la beauté de la verdure. Lui-même prenait plaisir à s'y promener ; mais, afin de ne pas gêner par sa présence les promeneurs plébéiens, il avait interdit qu'on le saluât, son plus grand désir étant de passer inaperçu.

De fait, sa mise et son comportement n'avaient rien d'impérial, lorsqu'il se mêlait aux bourgeois de sa bonne ville ; qui aurait bousculé par mégarde cet homme mal vêtu aurait été fort excusable. De même, il ne permettait pas qu'on s'agenouillât devant lui dans les cérémonies officielles et qu'on lui baisât la main, selon le rite antique des cours princières. La simplicité vestimentaire n'était, contrairement à ce qu'il supposait, guère de nature à ravir le peuple, qui a toujours aimé admirer la pompe extérieure de ses souverains. On l'accusait de mesquinerie et de lésine, au lieu de reconnaître combien était touchant et louable ce désir qu'il avait de réagir contre les abus du luxe.

Un écrivain hongrois, François Kazinszy, qui le vit un jour à table, le décrit ainsi : « Je vis avec étonnement que le manteau vert au col rouge de l'empereur était rapiécé aux coudes. Il avait des boutons jaunes, son gilet et ses culottes étaient couleur citron, ses genoux étaient couverts de guêtres en toile blanche.... Il détestait le gaspillage et le luxe ; il voulait donner un exemple de simplicité en mettant un manteau rapiécé. » Il s'était fait fabriquer une casquette recouverte de toile cirée, qui lui allait mal, mais il préférait à tout autre, et portait même au théâtre, ce couvre-chef qui, évidemment, n'avait rien de royal.

Il était véritablement démocrate en ce qu'il n'avait rien d'un démagogue. Sa conviction sociale se résume très nettement dans l'inscription qu'il fit placer à l'entrée principale du parc de son château préféré, la « Favorita », dont il avait fait cadeau au peuple de Vienne, le 30 avril 1775, et qui est devenu l'Augarten : « Lieu de plaisance consacré à tous les hommes par celui qui les estime. » Car il estimait les hommes, ce qui est encore plus important, et quelquefois plus difficile, que de les aimer. Chacun de ses actes reflète cette « estime », et s'il permet encore que l'on emploie au nettoyage des rues les prostituées prises en flagrant délit de racolage, c'est parce que Vienne est une ville sérieuse, sans être prude, et que la discipline doit être respectée. En revanche, il a aboli la torture, qui était encore en usage sous le règne de sa mère, à tel point que, du vivant de Marie-Thérèse, on publia une instruction officielle relative à l'emploi et au dosage des différents moyens de torture, avec illustrations à l'appui.

LIBELLES ET PAMPHLETS.

Les mesures libérales de caractère général, comme l'abolition de la peine de mort et du servage, étaient approuvées de tous les Viennois, mais lorsqu'il voulut réglementer le régime intérieur des corporations, les artisans jugèrent qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas. La liberté de penser et d'écrire inquiéta les esprits conservateurs par la licence dont abusèrent désormais tous les auteurs de libelles et de pamphlets. Vienne fut envahie par les brochures qui devinrent un véritable fléau. On en imprimait sur tous les sujets, et particulièrement sur ceux que l'on pensait devoir exciter davantage la curiosité, et divertir la malignité publique.

Goethe se montrait sans doute justement réservé lorsqu'il

écrivait dans le *Tierfurter Journal* : « Les dernières nouvelles reçues de la capitale de notre patrie assurent unanimement que l'aurore du plus beau jour commence à poindre là-bas, et, bien que nous soyons assez loin de ces contrées, nous sommes disposés à le croire. Nous leur souhaitons le plus beau jour, car les moments présents ressemblent à ces heures matinales où le brouillard qui monte des vallées et des rivières annonce que le soleil va luire. » Qu'on en juge par ces quelques titres, que cite Kralik¹. « Pour dix kreutzers, on pouvait se renseigner sur tout sujet, petit ou grand... : *Les Femmes de chambre ! Les Jeunes Filles de la Bourgeoisie ; Les Demoiselles de la Cour ; Les Jeunes Filles de Vienne ; La Haute Noblesse de Vienne ; Les Docteurs, les Chirurgiens et les Pharmaciens ; Les Commerçants de Vienne ; Les Petits-Mâtres ; Les Tailleurs ; Les Boulangers ; Les Perruquiers ; Les Coiffeurs ; Un Mot confidentiel à l'Oreille des Maîtres de maison ; A M. Sonnenfels, maître de la Loge des Badauds sur le Graben ; Les Repas à Schoenbrunn ; De l'Abus des Mots « de » et « Votre Grâce » ; Les Félicitations ; Un Mot sur les Viennoises qui portent la Houppes ; L'Antéchrist est-il bleu ou vert ? Les Reliques et les Images miraculeuses... »*

En 1782 parurent, entre bien d'autres, les brochures : *Qu'est-ce que l'Empereur ?* par Fessler ; *L'Empereur a-t-il raison ? Les Moines et le Diable ; Le Voyage en Enfer ; Qu'est-ce que l'Église ? Lettres de Nonnes ; La Dégradation du Clergé séculier ; Qu'est-ce que l'Indulgence ? La Défense du Pape, par un protestant ; La Fin du Célibat ; L'Empereur pourra-t-il introduire la Tolérance ?* En 1783 parurent : *Qu'est-ce qu'un Chanoine ? Remarque sur le Diable de Seefeld en Tyrol ; Les Voyages des Papes ; Exhortations d'un Prêtre à l'Empereur ; Considérations sur*

1. *Histoire de Vienne*, trad. franç., Paris, 1932, pages 267-268.

la Tolérance ; Le Frère capucin qui se mêle de politique ou la Prochaine Venue de l'Antéchrist ; Les Anges d'argent qui parlent à Mariazell ; Du Purgatoire, etc. ; Maman veut que j'entre au Couvent. En 1784 parurent : *Les Mystères du Clergé ; De la Confession auriculaire ; De la Vénération de Marie et des Saints ; Des Miracles et des Reliques*. En 1785 : *Doit-on lire à Haute Voix ? Un Petit Livre impie à l'usage des Bons Princes ; Où il est prouvé que Joseph II est protestant ; Le Visage d'une Nonne romaine et les Ravissements d'un Ermite allemand ; Le Sixième Commandement concerne-t-il encore les Chrétiens ?...* Le catalogue des brochures éditées durant ces années-là et vendues librement constituerait à lui seul un volume ; il est instructif en ce qu'il montre qu'aussitôt accordé aux Viennois le droit de libre critique, ils en disposent abondamment pour fronder le gouvernement et l'Église.

LE PAPE A VIENNE.

Envers l'Église, Joseph II donnait l'exemple, tout le premier, en pratiquant une politique franchement antiromaine, qui effarouchait un grand nombre de ses sujets. Il avait beau traquer les hérétiques, les Illuminés et ceux qu'il appelle les « déistes », on se méfiait de son orthodoxie. Remarquons que les châtimens qu'il ordonne d'infliger aux déistes — vingt-quatre coups de bâton ou de fouet sur le derrière — ne s'appliquent pas à une foi erronée, mais à l'ignorance, et, afin d'éviter que cette mesure ne provoque une coupable « chasse aux sorcières », l'empereur décide qu'« on doit traiter le déiste de la sorte non parce qu'il est déiste, mais parce qu'il dit l'être sans savoir ce qu'est le déisme ; de même on doit administrer dix coups de bâton à celui qui dénonce

un déiste dans la commune¹ ». Les adversaires du « despote éclairé » faisaient observer que le libéralisme qu'il affichait lorsqu'il s'agissait de laisser circuler des libelles anticléricaux ne jouait plus à l'égard des publications religieuses, puisqu'il interdit la revision des vies de saints contenues dans les *Acta Sanctorum* des bollandistes, sous prétexte que ce n'était là que « romans de gens canonisés » dans un « ouvrage obscur et niais ». Cet anticléricanisme partant de la *Hofburg* elle-même inquiéta fort le pape, qui, redoutant de voir la très catholique Autriche glisser à l'impiété sur les traces de son souverain, s'en vint à Vienne, en personne, pour l'édification et le plaisir des Viennois, qui, naturellement, ne perdaient rien des faits et gestes de ce visiteur illustre.

Vienne devint pour quelque temps une autre Rome, un lieu de pèlerinage subitement révélé. Joseph ne séquestrait pas le pape ; il écrivait à sa sœur Marie-Christine : « Ces derniers jours, il y avait une affluence extraordinaire sous ses fenêtres. C'était un beau coup d'œil, quelque chose que je n'ai jamais vu et ne verrai plus jamais. Il est impossible de dire combien il y avait de gens. » Bourgoing, un protestant, écrivait : « La présence du pape produit un effet incroyable. Je ne suis pas catholique, je ne suis pas facile à émouvoir, mais je dois avouer que ce spectacle m'a touché jusqu'aux larmes. » Plus de cinquante mille hommes, dit-il, sont rassemblés sur la place ; ils n'ont qu'une même pensée ; le recueillement et l'enthousiasme se lisent sur leurs traits ; ils se pressent au point de ne plus pouvoir respirer, mais peu leur importe. Alors apparaît le pape, « il s'incline pour la prière, lève les mains vers le ciel, dans l'attitude d'un homme qui a la conviction intime de présenter à Dieu les vœux de tout un peuple et dont le regard exprime le désir ardent de l'exaucement ». Et, lorsque la foule se jette

1. KRALIK : *op. cit.*, page 266.

à genoux et reçoit la bénédiction, il ajoute : « Cette scène a fait sur moi une impression ineffaçable¹. »

Le Saint-Père avait célébré, au milieu d'une affluence extraordinaire et profondément recueillie, les offices de la Semaine sainte ; il avait lavé les pieds de douze mendiants, tenant lieu des apôtres, et l'on plaisantait (car l'ironie viennoise ne perd jamais ses droits, même dans une pareille circonstance) en disant qu'il allait en faire autant aux douze apôtres de la politique autrichienne, où Kaunitz représentait saint Pierre, Sonnefels Thomas l'Incrédule, et Eybl Judas. Mais, dans le fond de son cœur, je crois que le peuple de la capitale, pendant tout le temps où le pape vécut au milieu de lui, prenait, dans son for intérieur, le parti du pape contre son empereur.

UN EMPEREUR TIMIDE.

Joseph II avait, en effet, des audaces excessives qui sont souvent le fait des timides. Timide, il l'était envers les femmes d'abord et probablement aussi avec ses sujets, malgré le désir qu'il avait toujours d'agir pour le bien public, dans tous les domaines. Pendant son voyage à Paris, il ne manqua pas d'aller voir l'abbé de l'Épée, de visiter l'institut où étaient accueillis et soignés les sourds-muets, tant son désir était grand d'organiser à Vienne quelque chose de semblable. Il veilla à ce que les enfants de paysans qui montraient des dispositions pour l'étude pussent aller à l'école aussi bien que les fils des nobles et des bourgeois. En toutes circonstances, il s'efforça, à défaut de pouvoir niveler les fortunes, comme il en avait eu l'illusion, de niveler les conditions, de rapprocher les classes les unes des autres. Cepen-

1. Cité par KRALIK : *op. cit.*, pages 272-273.

dant il n'était pas aussi aimé qu'il aurait dû l'être de ceux-là mêmes dans l'intérêt desquels il travaillait, en raison de cette gêne que lui causait sa timidité, et personne n'est plus intimidant qu'un timide.

Il avait rédigé lui-même l'épithaphe qu'il désirait, quelques jours avant sa mort : « Ici repose un prince qui eut les meilleures intentions et vit échouer tous ses projets. » C'était véridique. Herder avait raison qui, dans ses *Lettres sur l'Humanité*, écrivait : « Sans avoir connu l'empereur, sans avoir reçu aucun bienfait de lui, j'aurais pu pleurer en apprenant les dernières circonstances de sa vie. Il y a neuf ans, quand il monta sur le trône, il fut adoré comme un dieu tutélaire, et l'on attendait de lui les plus grandes choses, les plus utiles, presque l'impossible ; maintenant on le dépose dans la tombe comme une victime du temps. Y a-t-il jamais eu un empereur, un mortel, devrais-je dire, qui ait eu de plus grands desseins, qui ait pris plus de peine, qui ait fait plus d'efforts, qui ait travaillé avec plus d'ardeur ? Et quel destin que celui de ce monarque qui, en face de la mort, a dû non seulement renoncer à atteindre le but qu'il s'était proposé dans ses plus belles années, mais encore désavouer formellement toute l'œuvre de sa vie, l'annuler solennellement et mourir ainsi ! »

LES MERVEILLES DE VIENNE.

Grâce aux réformes de Joseph II, ou, peut-être, malgré elles, Vienne avait atteint dans ces dernières décennies du XVIII^e siècle une splendeur et un éclat qu'elle n'avait jamais eus auparavant ; pourtant, depuis le Moyen Age, sa beauté avait été célébrée bien souvent par les poètes et les voyageurs, avec Walther von der Vogelweide, le Minnesänger, et, avant lui peut-être, la chanson populaire qui disait : « En

A VIENNE AU TEMPS DE MOZART ET DE SCHUBERT

C'est l'âge d'or de la "ville heureuse" que ressuscite Marcel Brion. La vie à Vienne est alors une fête perpétuelle : le Viennois aime passionnément tous les spectacles.

La musique, depuis les gémissements de l'orgue de Barbarie jusqu'à la maîtrise de la Hofmusikkapelle, des claires guinguettes de banlieue au cadre fastueux de l'opéra.

Le théâtre aussi : théâtre dans la vie puisqu'il faut donner l'apparence d'une entière félicité, se créer l'illusion du bonheur, mais aussi la vie au théâtre puisque, plusieurs fois par semaine, le Viennois va chercher sur la scène l'illusion du vrai, mais d'une vérité parée d'un peu de féerie.

Tout cela n'est rien sans la danse : vivre pour danser, mourir à force de danser, le Viennois ne pense guère à autre chose. Et de toutes les danses, la valse. La valse, en effet, c'est la danse vertigineuse, l'envol poétique, la griserie qui fait tout oublier. La valse, le violon, Strauss... D'une fête à l'autre, le spectacle est dans la rue et sur le Prater où se pressent les Viennois, toujours à la recherche de la surprise, immenses kermesses de Sainte-Anne ou de Sainte-Brigitte, relève de la garde, parade du bétail qu'on conduit à l'abattoir, ménageries, illusionnistes et bateleurs, rien ne rebutait les habitants de Vienne, ville femme, capricieuse et volage.

Dans les coulisses s'écrit l'histoire de Joseph II à Metternich, nous assistons à l'avènement de la bourgeoisie : c'est le règne de M. Biedermeier, qui ne rêve que d'une paix rose et dorée. Mais le rêve est interrompu : 1848, c'est la fin d'une "belle époque".

MARCEL BRION

Marcel Brion, qui avait été élu à l'Académie française en 1964, a laissé une œuvre extrêmement diverse : auteur de romans et de nouvelles, il s'intéressait à l'art et aux artistes. Il est également l'auteur de L'Allemagne romantique, réédité dans la collection "Pluriel".



9 782010 121098



3 7502 00887832 6

Imprimé en France

SUD-OFFSET - 94 RUNGIS

23.4184.0
86-III

92,00 FF TTC.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

